

Zeitschrift: Schweizerisches Archiv für Volkskunde = Archives suisses des traditions populaires
Herausgeber: Empirische Kulturwissenschaft Schweiz
Band: 7 (1903)

Artikel: Die Kinderlosen im Genfer Fastnachtsbrauch
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-110446>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.03.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Die Kinderlosen im Genfer Fastnachtsbrauch.

Ueber einen interessanten Brauch des Genfer Landvolks berichtet L. Reichstetter in der *Tribune de Genève* vom 4. März 1903:

Dans la campagne genevoise subsistent encore d'antiques traditions qui se sont transmises de père en fils; telles les «allouilles»¹⁾ et les «fâilles»²⁾ qui ont lieu le premier dimanche de mars.

Lorsque dans une commune il y a des nouveaux mariés qui n'ont pas eu d'enfants dans le courant de l'année, les enfants du village se réunissent et, devant la porte des époux, vont «crier les allouilles» ou, si l'on préfère, vont «allouiller». Ils crient:

«Failles, failles, faillaisons!» (Failles, failles, faillaisons!)
 «La fenna à Dian va fara³⁾ on (La femme à Jean va faire³⁾ un gros
 [grou garçon.] [garçon.]

Alors les jeunes mariés lancent par poignées des bonbons, des caramels, des papillottes, voire même des sous que les petits manifestants se disputent à «tire-poils». Si la distribution se fait attendre, la jeunesse impatiente s'arme d'arrosoirs, de bidons, d'ustensiles résonnants, et frappe dessus à tour de bras, faisant «charivari».

Il paraît que les intéressés qui voudraient se soustraire à l'obligation des «allouilles», et rompre avec la tradition, seraient exposés à toutes sortes de malheurs, vicissitudes, contrariétés et accidents; entre autre que leur premier garçon serait chétif, contrefait, mal venu et disgracieux, ou pis encore, que ce serait un «garçon d'hiver». Aussi n'est-il pas d'exemple que des époux de l'année se soient refusés de fêter les «allouilles».

En Savoie, également, cette coutume subsiste encore, mais les Savoisiens «allouillent» de la manière suivante:

«Oh! les alou-yas!»⁴⁾ (Oh! les alou-yas!)
 «La fenna é groussa!» (La femme est enceinte!)

Ce qui est aussi concis qu'énergique.

Et le soir on fait les «fâilles». Ce sont des feux que l'on allume pour fêter le retour du printemps.

En dehors du village, on entasse quelques fagots auxquels on met le feu. Les gamins, autour du brasier, promènent ce qu'on appelle alors les «fâilles» proprement dites. Ce sont des branches de bruyère sèches et facilement inflammables, liées au bout d'une perche assez longue.

¹⁾ *Allouille*, en Savoie, désigne les friandises que les gens mariés depuis une année et qui n'ont pas de rejeton doivent jeter aux enfants qui s'assemblent devant leur porte le 1^{er} dimanche du carême. Dans les villages des environs de Genève *allouille* signifie la fête des Brandons, *allouillâ* = jeter par les fenêtres. (Note de M. OCTAVE CHAMBAZ.) — ²⁾ *Fâille*, *faliâ*, dans les patois du canton de Genève et de la Savoie, signifie «flambée, feu de bourrée», *la dmêse dè fâlie*, *dèz alloille* = dimanche des Brandons. (Note de M. OCTAVE CHAMBAZ.) — ³⁾ Plutôt *vo fara* = vous fera? (Réd.) — ⁴⁾ Le pluriel devrait être *alouyè* et non *alouyas*. (Réd.)

Groupés autour du feu, hommes, femmes et enfants chantent, crient, s'interpellent, et quand il ne reste plus qu'un tas de cendres rouges et ardentes, les plus hardis sautent par dessus le foyer.

Le feu, bien éteint, et les «fâilles», consumées, bras dessus, bras dessous, garçons et filles, hommes et femmes, rentrent au village et regagnent leurs pénates en chantant de gais refrains.

Die Kirchenpatrocinien Basellands.

In der „Basler Zeitschrift für Geschichte und Altertumskunde“ II, 122—162 findet sich ein sehr beachtenswerter Artikel von Karl Gauss, betitelt „Die Heiligen der Gotteshäuser von Baselland“. Wir können zwar die Verallgemeinerung der Annahme, dass St. Martins-Invokationen überall auf römische Ansiedlungen weisen, ferner die Gleichung St. Romay = St. Romani capella nicht acceptieren. Romay oder -ey ist Remigius, wie Polay oder -ey Pelagius. Der Kult des Heiligen ist im IX. Jahrhundert im Bistum Basel, ferner in der Abtei St. Gallen (Sacrarium III, 522), 1290 in St. M. Magdalena zu Basel (Basler U. B. II, 381), 1377 zu St. Theodor in Klein-Basel, ferner in Mettau (Trouillat V, 130), in Mervelier (ebenda V, 128), in Fellers (1045), St. Urban (1232), Töss (1325), Sirmach, Münsterlingen, Rheinfelden, Ehrenfels (Graub.) und Loco (Propsteikirche, Borroni S. 250) nachweisbar. Weitere Spuren des Remigiuskultes könnten leicht in der ganzen deutschen Schweiz gefunden werden. Von St. Romanus aber haben wir im Lauf vieljähriger Nachforschungen nichts gefunden. Ueberhaupt gilt auch hier der allgemeine Satz, dass die Kirchenpatrocinien nicht an das gelebte, sondern an das posthume Leben eines Heiligen anknüpfen.

Als älteste Peterskirche nennt sodann Gauss (S. 143) diejenige zu St. Gallen. Der Apostelfürst ist indes schon vorher Patron der Kathedrale Genf, einer Kirche zu Saint-Maurice, Saint-Ursanne, später Moutier-Granval (VII. Jahrhundert), auf Lützelau (741), in Disentis (766), in Romanshorn (779) u. s. w. (vgl. Egli, Kirchengeschichte p. 131). Die häufige Nebeneinanderstellung von SS. Lorenz und Stephan beruht auf dem ganz äusserlichen Umstand, dass die Leiber der beiden Märtyrer seit Papst Pelagius II im gleichen Sarg zu S. Lorenzo fuori le mura ruhen; deshalb wurden Reliquien von beiden zusammen verschenkt, verehrt, bei der Kirch- und Altarweihen verwendet (z. B. Wettingen 1440). Näheres darüber findet der Leser in meiner Geschichte der Reliquien S. LI.

S. 152 wird S. Apollinaris als Bischof von Hierapolis in Phrygien bezeichnet; das ist ein Irrtum. Der bei uns und am Rhein (Remagen) verehrte Heilige dieses Namens ist der Bischof und Märtyrer von Ravenna. Seinen Kult findet man z. B. im X. Jahrhundert zu St. Gallen (Sacrarium St. Galli III p. 552—554), 1231 in St. Urban, dann in Petershausen, 1460 in Luzern, 1513 in Schaffhausen (Rüeger I, 314), 1524 in Luzern (Liebenau, Das alte Luzern S. 28).

Dies nur einige Bemerkungen, welche den Wert der sehr anregenden und dankenswerten Darstellung von Gauss in keiner Weise herabsetzen wollen.